1

Si un peintre faisait un tableau de moi en ce moment, il dessinerait une fille en jupe kaki et tee-shirt blanc sur un long boulevard. Il me montrerait en train de marcher, épaules tombantes. Il peindrait peut-être les palmiers devant lesquels je passe et le soleil s'écrasant sur les immeubles. En perspective, il pourrait même esquisser la façade de mon lycée. Mais il ne pourrait pas peindre l'essentiel, ce qui est dans ma tête, ce qui me hante depuis hier soir : mes larmes et l'oiseau mort.

À chaque pas, les yeux rivés sur le gris du trottoir, je me revois arriver sur ma terrasse, remarquer une chose minuscule au pied d'une chaise et comprendre que c'est un oiseau. Je me revois le prendre dans ma main et sentir que son cœur ne bat plus. Je me revois être fascinée par sa fragilité et caresser ses plumes, son bec, ses pattes. Puis je me revois pleurer. Pleurer

comme avant. Quand j'avais encore des larmes pour les belles choses.

Depuis, je n'arrête plus de me demander si le retour de ces larmes-là est la preuve que je vais mieux ou moins bien. Sur ce boulevard, peut-être à cause de la chaleur, peut-être parce que c'est le jour de la rentrée, j'aurais tendance à pencher pour le « moins bien ». Mais comment savoir vraiment ?

Sans relever la tête, je soupire. Ce que je voudrais, c'est tout simplement être une autre. Une fille qui n'aurait pas une vie avec un avant et un après.

Je soupire encore. Un soupir bien plus long. Qui me donnerait presque l'illusion de pouvoir souffler sur le souvenir qui suit toujours ce regret. Mais, déjà, à la place de l'oiseau, il y a mon père. Pâle, les traits tirés, il est figé au milieu de ma chambre. Une fois, il me regarde. Une fois, il regarde le croquis que je viens de terminer. Il avale et avale sa salive puis, brusquement, dans un jet, il me dit : « Je viens de découvrir que ta mère a un amant. Je lui ai ordonné de partir aujourd'hui même. » Après cette phrase, il y a un immense trou noir. Un vide. Une chute.

Puis la porte claque et je suis dans le couloir, devant cette porte que mon père vient de faire trembler. J'ai peur. Mes dents me font mal à force d'être

serrées. Pourtant, je suis en train de me jurer que cette traîtresse ne sera plus jamais ma mère.

Je soupire une fois de plus. Oui, j'aimerais tellement être une autre, ne plus entendre ce bruit de porte et ne plus avoir à me demander si je vais bien ou mal. J'aimerais tellement que mon père ne se réfugie plus derrière des montagnes de rendez-vous dans son cabinet médical. Ou derrière des Sylvie, Louise, Virginie, Barbara… toutes ces femmes qu'il rencontre pour un soir. « Pauvre papa ! » je marmonne en poussant un nouveau soupir. « Et pauvre Clarisse ! » j'ajoute aussitôt, moi qui tiens debout uniquement grâce à Elsa – ma meilleure amie –, et qui peux m'apitoyer sur des larmes et un oiseau.

Devant l'étendue de ce désastre, mon énième soupir se termine en gloussement ironique. Puis je m'arrête sous un palmier. Un peu pour rester à l'ombre. Beaucoup pour regarder le ciel entre les palmes vertes. La couleur. C'est tout ce qui me calme sur cette terre.

Les yeux plongés dans le bleu cobalt au-dessus de ma tête, j'inspire, j'expire. J'essaie de me libérer de toute cette noirceur. Malheureusement, les souvenirs ne disparaissent pas et une petite voix commence à me répéter qu'en continuant à ce rythme-là je risque

d'être en retard au lycée. Et puisque cette voix devient obsédante, je finis par me dire : « Allez, Clarisse ! Pense qu'Elsa t'attend devant les listes. »

À ce dernier mot, je sursaute. L'instant d'après, l'oiseau, mes larmes, ma mère, mon père, plus rien n'existe. Je suis seulement en train de me traiter d'idiote. De me dire : « Qu'est-ce qui te prend, non mais qu'est-ce qui te prend de te laisser emporter par tes histoires alors que tu ne sais pas encore si tu vas être dans la même classe qu'elle ? » Tout en me posant la question, je traverse sans regarder le feu. La seconde suivante, je perds une claquette en voulant me mettre à courir. Une crise de panique, voilà ce qui m'arrive. Et je déteste me voir dans cet état autant que me voir ruminer mes souvenirs. Je déteste d'ailleurs des milliers d'autres choses qui ne se gênent pas pour m'envahir l'esprit au moment où j'atteins la grille. Je devrais me calmer. Respirer. Comme je sais que cette crise ne s'arrêtera pas avant que je sache si oui ou non je suis dans cette classe, je traverse au contraire la cour d'une traite et, dès que je repère Elsa, je saute sur elle :

– Alors ? On est ensemble ?

– Eh ! Tu pourrais d'abord dire bonjour !

Tout en m'ébouriffant les cheveux, elle me fait

deux bises bien appuyées et bien au milieu des joues (numéro cinq sur la liste de ce que je déteste) puis elle éclate de rire (ça, j'adore. J'ai toujours l'impression qu'une lampe vient de s'allumer). Malgré tout, je n'ai même pas le début du début d'un sourire.

– Relax ! elle ajoute alors. Oui, on est ensemble. Première S1, ma chère !

Intérieurement, je bondis de joie. Extérieurement, j'essuie la paume de mes mains contre ma jupe, je décolle ma frange et je souris un peu. Elsa, elle, me chuchote dans le creux de l'oreille :

– Maintenant que t'es rassurée, regarde le type en tee-shirt rouge sur ta gauche. Je l'ai repéré quand il garait son scooter et je te garantis qu'il va pas m'échapper. Viens !

Elle me prend par le bras et m'entraîne à un mètre de lui. Là, mine de rien, elle me montre notre liste et répète assez fort :

– Tu vois ? Première S1.

Tout en disant sa phrase, elle a légèrement regardé le garçon, prête à ajouter : « Et, toi, t'es en quoi ? » Mais elle n'a pas besoin de se donner cette peine : il enchaîne aussitôt, sourire aux lèvres :

– En première, ah, dommage ! On sera pas ensemble alors.